

Aider et être aidé

Système et structure du soutien social à Antananarivo (Madagascar) et à Paris (France)

Isabelle Parizot, Inserm U444 (parizot@u444.jussieu.fr)

Jean-Michel Wachsberger, Lasmas, Gracc, Dial (jean-michel.wachsberger@ensae.org)

Le soutien social renvoie à l'ensemble des aides que les individus dispensent et reçoivent de leur entourage, qu'il soit familial, amical, de voisinage ou même institutionnel (services publics, associations caritatives, ...). Ces aides sont de nature très diverse : aide pour trouver un logement ou un emploi, aide financière, aide matérielle (don de vêtements, de nourriture, ...), aide dans la vie quotidienne (bricolage, garde d'enfants, ...), soutien moral ou affectif. L'ensemble de ces aides participe d'une façon ou d'une autre à l'intégration sociale des individus et à la réduction des différentes formes de pauvreté.

Dans sa dimension instrumentale, le soutien social, lorsqu'il est financier ou matériel permet d'améliorer le niveau de vie des individus. Les aides pour trouver un logement ou un travail augmentent les « capabilities » des individus. L'aide « coups de main » dans la vie quotidienne et le soutien moral ou affectif jouent conjointement sur les déterminants objectifs et subjectifs de la pauvreté, en limitant les dépenses des individus ou en leur libérant du temps mais aussi en favorisant les conditions nécessaires pour éviter l'enfermement dans la pauvreté (capacité d'action, estime de soi, etc.). Dans sa dimension expressive, le soutien social constitue un indicateur de l'insertion socio-relationnelle des individus. Ne recevoir aucune aide d'aucune sorte peut être le signe d'une mise hors du jeu social. Etre soutenu sans pouvoir rendre peut être porteur de dévalorisation subjective. Inversement, donner sans recevoir peut être une façon de « se faire valoir », en manifestant les mérites de sa personne. La place des individus dans les réseaux d'aide peut donc être aussi un déterminant de la reconnaissance sociale. Notre hypothèse est que le soutien social se déploie selon des logiques sociales spécifiques à chaque société et qu'il constitue un système. Dès lors, la mise en évidence de ces logiques pourrait servir de révélateur aux processus sous-tendant la pauvreté et l'intégration sociale.

Ce travail s'appuie sur deux enquêtes menées dans le cadre d'un programme de recherche pluridisciplinaire et international intitulé « Santé, Inégalités et Ruptures Sociales en milieu urbain ». Ces enquêtes ont été réalisées par questionnaire auprès de personnes âgées de plus de 18 ans, auprès d'un échantillon représentatif de 2 807 ménages à Antananarivo et auprès d'un échantillon aléatoire de 889 ménages vivant dans deux quartiers de Paris. Ces deux quartiers, bien que globalement défavorisés par rapport au reste de la capitale française, présentent une certaine mixité sociale.

Nous avons identifié dans notre analyse 4 sphères de soutien social (la famille, les amis, les voisins et les institutions) et deux dimensions de l'aide (les aides reçues et les aides dispensées à autrui).

Aide reçue

Nous avons interrogé les individus sur les aides qu'ils ont reçues au cours des 6 derniers mois, dans trois domaines: les aides financières ou matérielles, les aides dans la vie quotidienne (y compris un « coup de main »), et le soutien moral ou affectif.

En s'intéressant aux aides reçues de la part de personnes de l'entourage (amis, famille ou voisins), et sans préjuger du volume de ces aides (que notre enquête ne permet pas de mesurer), on constate que dans les deux capitales, environ ¼ des habitants n'ont reçu aucune aide au cours des six derniers mois – que ce soit parce qu'ils n'en ont pas eu besoin, parce que personne n'a pu les aider, ou encore parce qu'ils ne perçoivent pas l'action d'autrui comme une aide. En revanche, la structure des aides reçues présente des différences très importantes entre Antananarivo et Paris.

Du point de vue des sources de l'aide, le soutien social est, à Antananarivo, en majeure partie du ressort de la famille (73,8% des individus ont reçu au moins un type d'aide de leur famille au cours des 6 derniers mois), les amis et voisins constituant une source secondaire de soutien social (qui ne concerne chacune qu'environ 30% environ des individus). A Paris en revanche, le soutien social repose de façon aussi importante sur la famille et sur les amis (65,2% des individus déclarent avoir reçu une aide de leur famille et 61,6% de leurs amis), alors que le voisinage représente une source marginale de soutien social (seuls 15,8% des enquêtés déclarent en avoir bénéficié). L'importance relative de l'aide des amis à Paris pourrait s'expliquer par la nature du lien amical. Celui-ci repose en effet sur des relations électives et sélectives caractéristiques de la modernité. L'amitié est une relation librement choisie et fortement valorisée. Au contraire dans des sociétés plus traditionnelles, comme à Madagascar, les relations sociales sont plus souvent encadrées dans des systèmes d'obligation reposant sur des appartenances sociales (famille, ethnie, quartier). Quant à la

différence dans l'ampleur des liens de voisinage, si elle traduit des différences culturelles dans les modes de sociabilité, elle est également à mettre en relation avec la mobilité géographique des individus, bien plus grande dans les deux quartiers parisiens qu'à Antananarivo. Dans la capitale malgache en effet, l'ancrage dans son quartier de résidence s'avère très important, et les populations sont peu mobiles. L'ancienneté dans le logement et le quartier y est beaucoup plus grande que dans les 2 quartiers parisiens étudiés. Les deux capitales présentent également des différences du point de vue de la nature des aides. Les habitants d'Antananarivo sont plus nombreux que les parisiens à avoir reçu une aide financière, mais moins nombreux à avoir bénéficié d'un soutien moral ou affectif. Cela traduit-il une différence dans la hiérarchie des besoins dans les deux capitales ? Ou encore une différence de définition de ce qui constitue une aide morale et affective ?

Dans les deux capitales, les aides reçues sont étroitement corrélées entre elles, tant du point de vue des sources d'aide que de celui de la nature des aides. Ne pas avoir reçu d'aide de sa famille est associé à une très forte probabilité de n'en avoir pas non plus reçu de ses amis ni de ses voisins. Loin de se substituer les unes aux autres (ou de compenser la faiblesse d'une autre source), les différentes sources d'aide se renforcent donc mutuellement. Et c'est aussi le cas concernant l'aide apportée par les institutions : à Antananarivo comme dans les quartiers parisiens en effet (et bien que l'aide institutionnelle soit très différente dans les deux pays), ce sont les personnes déjà aidées par leur entourage qui sont les plus nombreuses à être aidées par des institutions. Un même constat de renforcement s'impose pour ce qui est des types d'aide reçue. A Antananarivo par exemple, plus de 70% des individus n'ayant reçu aucune aide dans la vie quotidienne n'ont reçu aucune aide financière ou soutien moral.

Afin de mieux appréhender le soutien social, les résultats présentés par la suite sont ajustés en analyse multivariée sur quelques grandes variables socio-démographiques : l'âge, le sexe, la situation maritale, le niveau de diplôme, la situation professionnelle et les revenus du ménage (en quartiles) ainsi que, pour Paris, la nationalité et, pour Madagascar, la participation à une association religieuse.

A Antananarivo, c'est la génération intermédiaire (30-59 ans) qui a le plus grand risque de n'être aidé par personne. Ceci peut être dû à la position sociale relative de ses individus qui, bien souvent actifs occupés et en ménage, peuvent plus aisément se passer de l'aide d'autrui tant financièrement que moralement. A Paris en revanche, ce sont les personnes âgées qui ont le plus grand risque de ne pas être aidé par des proches. Il faut cependant se garder d'une interprétation hâtive sur l'abandon dont les personnes âgées pourraient souffrir dans la capitale française. En effet, les mêmes catégories d'âge ne recouvrent pas les mêmes réalités sociales dans les deux villes. A Antananarivo, en l'absence d'un système généralisé de retraite, les personnes âgées, démunies de ressources, se retrouvent à la charge de leurs proches. Dans les deux quartiers parisiens en revanche, les personnes de 60 ans ou plus jouissent à 90% d'une retraite, qui leur assure un certain niveau de vie (parfois même supérieur à celui des actifs).

Dans la capitale malgache, la pauvreté réduit sensiblement la probabilité d'être aidé, non seulement financièrement mais aussi moralement et dans la vie quotidienne. Les plus pauvres sont donc aussi les moins soutenus. On peut voir là l'effet d'un relatif repli des pauvres sur eux-mêmes, la pauvreté des proches pouvant éroder leur capacité à offrir un soutien quelconque. A Paris en revanche, le soutien social n'est pas significativement lié avec le niveau de revenus, mais il l'est avec le niveau de diplôme. Le risque de n'avoir reçu aucune aide est d'autant plus élevé que l'on descend dans la hiérarchie de diplôme.

Enfin, la position sur le marché du travail est une variable clef à Antananarivo. Les chômeurs sont les moins nombreux à n'être aidé par aucun proche. Dans ce pays en effet, être au chômage au sens du BIT n'est possible que si on peut bénéficier d'un soutien financier. Dans le cas contraire, l'absence d'emploi formel se traduit par une ou des activités dans le secteur informel. Dans ce pays, le chômage est d'une certaine façon « un luxe » que seuls des individus soutenus par leur famille peuvent s'offrir. A Paris, en revanche, les chômeurs tendent à être légèrement plus aidés que la moyenne mais l'association n'est pas significative en analyse multivariée.

L'aide dispensée à autrui

Si être aidé en cas de besoin est essentiel, il ne faut pas sous-estimer l'importance du fait d'aider et de pouvoir aider autrui. Il s'agit en effet d'une dimension capitale de l'insertion sociale. Le don est l'amorce d'une relation réciproque que Mauss a théorisée par le triptyque d'obligations « donner-recevoir-rendre ». La rupture de ce « cycle vertueux du don » peut exposer l'individu au risque que les proches susceptibles de l'aider s'essoufflent et, au-delà, à un sentiment d'inutilité, de dévalorisation, voire de culpabilité.

Comme pour les aides reçues, les aides dispensées sont étroitement corrélées entre elles. On aide d'autant plus ses voisins et ses amis que l'on aide sa famille. Et l'on apporte d'autant plus son aide dans la vie quotidienne ou financièrement que l'on soutient quelqu'un moralement. A Antananarivo, on remarque sans surprise que les plus riches et les actifs occupés ont un risque relatif bien plus élevé que les autres d'apporter

de l'aide à autrui. Avoir un emploi et un niveau de vie élevé accroît les capacités d'aider matériellement l'entourage et favorise une stabilité psychologique susceptible de permettre de dispenser plus souvent que les autres un soutien moral. L'appartenance à une association religieuse renforce également la probabilité de donner. En revanche, il est plus étonnant de remarquer que les personnes de la génération intermédiaire (30-59 ans), dont on avait constaté qu'elles ont une probabilité moins grande de recevoir de l'aide, ont, toute chose égale par ailleurs, une probabilité plus grande de ne pas participer à l'aide. A Paris, seuls la situation professionnelle et le niveau de diplôme sont significativement associés à l'aide donnée : on a d'autant plus de chance d'avoir aidé un proche que son diplôme est élevé, et que l'on est actif occupé (plutôt que, par ordre décroissant, autre inactif, chômeur ou retraité).

Aider et être aidé : le système de l'aide

Dans l'ensemble, le soutien social semble bien constituer un système. Les aides reçues (à la fois les types d'aide et les sources de l'aide) sont corrélées entre elles, les aides données le sont aussi. De surcroît, aides reçues et aides données sont également fortement liées.

Dans les deux capitales, le réseau familial est au cœur des relations d'aide. Seuls 13% des individus à Antananarivo et 7% à Paris en sont totalement exclus (c'est-à-dire qu'ils n'ont ni donné ni reçu d'aide de leur famille lors des six derniers mois). En revanche le réseau d'aide de voisinage est beaucoup plus lâche puisque plus de la moitié des individus en sont exclus, à Paris comme à Antananarivo. Quant au réseau d'aide amical, il diffère grandement entre les deux villes : seul un individu sur dix en est totalement exclu à Paris, alors que c'est le cas d'un individu sur deux à Antananarivo.

La majorité des individus a un profil que l'on a qualifié d'« intégrés » (71,7% à Paris, 61,8% à Antananarivo), c'est-à-dire qu'ils ont à la fois donné et reçu de l'aide dans les 6 derniers mois. Mais trois autres cas types doivent être distingués : les « assistants » qui ont donné sans recevoir (17,4% à Paris et 8,8% à Antananarivo), les « assistés » qui ont reçu sans donner (4,2% à Paris et 14,3% à Antananarivo) et, enfin, les « isolés » qui n'ont ni reçu ni donné aucune aide à personne (6,7% à Paris, 15,5% à Antananarivo).

Les « intégrés ». A Paris, la probabilité d'être en position d'intégré croît avec le niveau de diplôme et décroît avec l'âge. Elle n'est en revanche pas significativement liée aux revenus. A Antananarivo, elle est plus faible pour la génération intermédiaire des 30-59 ans que pour les autres tranches d'âge. Elle est, contrairement à ce qu'on constate à Paris, peu liée au diplôme mais très dépendante du revenu, les plus riches ayant une probabilité relative d'être intégrés bien supérieure à celle des plus pauvres. Les actifs occupés sont aussi plus souvent intégrés que les inactifs et les chômeurs. Ainsi, l'intégration dans un réseau de soutien social dépend à Paris plutôt de facteurs culturels ou démographiques que de facteurs économiques alors qu'à Madagascar, la dimension économique est très importante (même si, toute chose égale par ailleurs, la participation religieuse accroît sensiblement les chances d'être intégré).

Les « isolés ». Dans les deux capitales, le risque d'être « isolé » diminue quand le niveau de richesse augmente. Il est en effet, pour le quartile de revenus le plus faible, trois fois plus élevé à Paris et deux fois plus à Antananarivo que pour le quartile le plus riche. Cependant des différences notables entre les deux villes sont à souligner. A Paris, les actifs occupés sont très rarement en position d'isolé (4% seulement) et l'analyse multivariée confirme que le risque relatif de n'avoir ni aidé autrui ni reçu de l'aide est plus élevé pour les retraités et pour les chômeurs. A Antananarivo en revanche, ce sont les actifs occupés qui sont le plus souvent isolés (15,8%), tandis que les chômeurs sont les moins concernés. On peut donc à Antananarivo être intégré au marché du travail et se trouver en dehors des relations d'aide.

Les « assistés ». Le faible pourcentage d'assistés à Paris lié à la faible taille de l'échantillon ne nous permet pas de dresser un profil type pour cette catégorie. A Antananarivo, les actifs occupés sont considérablement moins exposés que les autres à cette situation. S'ils sont globalement plus pauvres et moins diplômés que les autres, les « assistés » et les « isolés » n'ont donc pas à Antananarivo la même position vis-à-vis de l'emploi, les inactifs ou chômeurs constituant moins du quart des isolés mais plus de la moitié des assistés.

Estime de soi et relation d'aide

Dans la mesure où la position dans le système de l'aide est une dimension de l'intégration sociale et peut aussi refléter la position sociale d'un individu, il est intéressant de croiser ces données avec des variables subjectives telles que l'estime de soi. L'estime de soi renvoie en effet à l'opinion qu'une personne a d'elle-même. S'il s'agit d'une donnée individuelle, elle est liée à différents facteurs sociaux – notamment à la reconnaissance sociale. Nous avons construit un score d'estime de soi à partir de quatre items de l'échelle de Rosenberg. Afin de tenir compte d'éventuelles différences nationales dans la manière de répondre à ces items, nous avons fixé un seuil de faible estime de soi pour chaque pays, correspondant chacun au quartile des individus ayant la plus faible estime de soi.

A Paris, les « intégrés » sont les moins nombreux à avoir une faible estime de soi. Pour les autres catégories, les effectifs sont trop faibles pour que l'on puisse approfondir l'analyse ; mais il semble que les isolés et les assistés ne diffèrent guère de ce point de vue. A Antananarivo, la position relative la plus péjorative est celle des assistés. Ils sont en effet près de 40% à avoir une très faible estime de soi, les autres positions n'étant pas significativement différentes les unes des autres au regard de cet indicateur. Les isolés sont donc là encore très différents des assistés, un pourcentage très important d'entre eux ayant même une très forte estime de soi. Ainsi, tout se passe comme si l'isolement vis-à-vis du réseau de soutien social pouvait faciliter l'estime de soi (ou encore qu'une estime de soi élevée pouvait favoriser une mise à distance des membres de ce réseau). Dès lors on peut se demander si ce que l'on a appelé dans un premier temps « isolement » ne renverrait pas en réalité à une forme d'indépendance, autrement dit à un choix plutôt qu'une contrainte subie.

Ces remarques nous amènent à nous interroger sur la signification sociologique du soutien social dans les deux pays et, plus avant, sur les formes anthropologiques de la pauvreté. Les personnes qui restent à l'écart des réseaux d'échange d'aide peuvent être en effet des personnes démunies et dont le réseau social, lui-même en difficulté, n'a pas les capacités d'offrir de l'aide. D'autres personnes démunies ont pu, du fait de leurs problèmes, perdre peu à peu contact avec leur entourage ; on serait là alors face à un modèle de pauvreté disqualifiante et d'exclusion. Enfin, certaines personnes sans grande difficulté particulière peuvent souhaiter rester à l'écart des réseaux d'échange d'aide ; on serait alors face à un processus d'individualisation. Il est important de noter que ce processus se repère également dans un pays du Sud tel que Madagascar.

Assisting others and being assisted.

System and structure of social support in Antananarivo (Madagascar) and in Paris (France)

Isabelle Parizot, Jean-Michel Wachsberger

Abstract

Social support contributes in many ways to the social integration of individuals and the reduction of poverty. This study examines the issue in Antananarivo and Paris from a comparative viewpoint. The data are the result of two surveys conducted within the framework of an international multidisciplinary programme called "Health, inequalities and social disruptions in cities. The same questionnaire was presented in Antananarivo to a representative sampling of 2807 households and in 2 Paris districts to a random sampling of 288 households. The analysis makes a distinction between the assistance people received within the last 6 months and the assistance they brought to other people over the same period and points out 4 spheres of social support: family, friends, neighbours and institutions. The results show that the different forms of assistance given and received are not distributed at random but are organized into a system whose structure differs in the two cities studied. The relative positions of individuals in the system prove to be in correlation with objective but also subjective variables - such as self-esteem. The study shows that giving and/or receiving assistance refers to different social positions in Antananarivo and in Paris. It also suggests that isolation as regards the aid network is not necessarily a sign of social disruption.

Résumé

Le soutien social participe de différentes façons à l'intégration sociale des individus et à la réduction de la pauvreté. Ce travail adopte une perspective comparative entre Antananarivo et Paris. Les données sont issues de deux enquêtes menées dans le cadre d'un programme de recherche international pluridisciplinaire intitulé « Santé, Inégalités et Ruptures Sociales en milieu urbain ». Un même questionnaire a été passé à Antananarivo auprès d'un échantillon représentatif de 2 807 ménages et dans deux quartiers parisiens auprès d'un échantillon aléatoire de 889 ménages. L'analyse distingue l'aide que les individus ont reçu au cours des six derniers mois et celle qu'ils ont donnée à autrui pendant de la même période et identifie quatre sphères de soutien social: la famille, les amis, les voisins et les institutions.

Les résultats soulignent que les différentes aides échangées ne sont pas distribuées aléatoirement mais qu'elles forment un système dont la structure diffère entre les deux capitales étudiées. La position relative des individus dans ce système s'avère corrélée à des variables objectives mais aussi subjectives telle que l'estime de soi. L'étude souligne ainsi que donner et/ou recevoir renvoie à des positions sociales différentes à Antananarivo et à Paris. Elle révèle également que l'isolement vis à vis du réseau d'aide n'est pas forcément le signe d'une rupture sociale.